

## 5. La conscience :

Concentrons-nous sur le terme de conscience. **Pour l'éclairer, on peut partir d'expressions courantes où ce terme intervient.**

1. D'abord, **on dit la conscience, comme si c'était un être.** Une conscience, par opposition à ce qui n'est pas une conscience, c'est-à-dire les choses matérielles. En ce premier sens, conscience semble synonyme d'esprit, de psychisme.
2. Ensuite, on peut parler **d'avoir conscience de quelque chose, de prendre conscience de quelque chose**, on bien de **perdre conscience**, par exemple en tombant dans les pommes. Ici, conscience, ca ne désigne pas une chose, mais **un état**, une qualité : **la qualité d'être conscient.** Une qualité qu'on peut gagner ou perdre. Ici, conscience est synonyme d'**attention**, du fait de **s'apercevoir de quelque chose.** Celui qui a conscience d'être en train de mettre sa vie en danger en marchant sur la route, par exemple, c'est celui qui le sait, qui s'en aperçoit. Quelqu'un qui n'en a pas conscience, c'est quelqu'un qui ne s'aperçoit pas qu'il est en danger, parce qu'il ne s'aperçoit pas qu'il est sur la route, et plus sur le trottoir, parce qu'il n'est pas attentif. Le sens 2 dépend du sens 1 : **c'est une conscience qui peut prendre conscience de quelque chose.**
3. Enfin, on a d'autres expressions comme « **avoir bonne/mauvaise conscience** », « **avoir la conscience tranquille** », « **avoir une faute sur la conscience** », « **juger en notre âme et conscience** », « **un cas de conscience** ». Ici, conscience a **un sens moral** : c'est lié à la question de notre action, bonne ou mauvaise. **C'est la conscience morale, c'est avoir conscience de ce qui est bien et de ce qui est mal.** On voit tout de suite que **ce sens trois dépend du sens deux : j'ai mauvaise conscience seulement si j'ai pris conscience d'avoir mal agis.** Si j'ai mauvaise conscience, alors *a fortiori* j'ai conscience de ce que j'ai fait au sens de l'état d'être conscient. On ne va pas creuser ce troisième sens, car cette conscience, c'est la morale, telle qu'on l'a étudiée dans le cours sur devoir et morale.

On peut, pour éclairer le sens de la conscience, partir de son **étymologie**. *Cum-scientia*.

**Ca veut dire « avec science », « avec savoir », « accompagné de savoir ».**

**Est conscient ce qui est accompagné de savoir, au sens deux, c'est-à-dire au sens où on s'en aperçoit.**

Par exemple, vous n'avez pas conscience d'être en train de respirer, ca veut dire que votre respiration a lieu, mais elle n'est pas accompagnée de savoir, vous ne vous apercevez pas que vous respirez, parce que vous n'y êtes pas attentif (en même temps, il suffit que je vous en parle pour que vous en preniez conscience).

**Prendre conscience, c'est justement quand le savoir arrive** : exemple je me cure le nez devant vous en toute inconscience, et tout à coup je me rends compte de ce que je fais, je m'en aperçois : le geste est le même, mais il est accompagné de savoir. **Autrement dit, au lieu de simplement me curer le nez, je sais que je me cure le nez.**

La conscience, ce n'est donc pas simplement percevoir les choses, c'est aussi savoir qu'on les perçoit. S'il se passe dans mon esprit des choses qui ne sont pas accompagnées de savoir, des choses qui se passent dans mon psychisme sans qu'on le sache, alors ce sera du psychisme inconscient.

On peut ensuite distinguer deux sortes de conscience selon ce sur quoi elle porte.

**On peut avoir conscience de quelque chose en dehors de soi.** C'est **une conscience d'objet**, c'est **notre ouverture au monde qui nous entoure, à tout ce qui n'est pas nous.**

**Mais être conscient, ce n'est pas seulement être conscient du monde, c'est aussi être conscient de soi, et être capable de se penser soi-même comme un Je, comme un Moi. On parle alors, non plus de conscience d'objet, mais de conscience de soi, de conscience réflexive.**

Quel problème poser sur ce sujet, cette conscience ?

Celui de la **connaissance de soi**. La conscience est liée au moi, au Je, au sujet, on l'a vu. Donc, **comment se connaître soi-même, si ce n'est en prenant conscience de soi, conscience de ce qu'on est ?**

Comment faire pour se connaître ? Il faut prendre conscience.

Mais en même temps, **est-ce que la conscience de soi est suffisante pour se connaître soi-même ?**

On est tous conscient de soi, mais est-ce qu'on se connaît tous soi-même, ce n'est pas certain.

On peut se demander **si on ne s'illusionne pas sur soi-même. Il est fréquent qu'on ne soit pas ce qu'on pense être**. L'idiot ne se pense jamais comme idiot, il se croit intelligent. On ne s'avoue pas à nous même ce qu'on est, on a souvent une image de nous qui est faussée, qui est survalorisée : on se croit intelligent, bon, etc. Ou bien certains se sous-estiment sans raison : une autre forme d'illusion. On se fait souvent des illusions sur soi-même : sur notre avenir, nos capacités, nos intentions, etc.

**L'autre problème, c'est le caractère partiel de la conscience. Quand bien même la conscience serait une source de certitude, elle ne nous fait sans doute pas connaître tout ce qui se passe en nous, il y a des choses qui restent inconscientes.**

Il faut donc étudier la conscience pour voir dans quelle mesure elle permet de se connaître soi-même, et son rapport à l'inconscient, qui semble bien justement montrer que la conscience ne nous permet pas de nous connaître nous même de manière satisfaisante.

On va commencer pas montrer comment on peut dégager la conscience de soi, avec **Descartes**, le philosophe français par excellence, que l'on ne peut pas ne pas étudier en terminale. Puis on verra les limites, le caractère partiel de la conscience. Et enfin on verra le caractère franchement illusoire de la conscience avec **Freud** et la notion d'inconscient.

## II. Découvrir la conscience certaine de soi : le *cogito*.

**René Descartes**, le philosophe français par excellence, est un passage obligé sur la question du sujet et de la conscience, tant il a marqué cette question. Il ne l'a pas seulement marquée chez les philosophes, mais tout aussi bien la pensée populaire, puisque tout le monde, aujourd'hui connaît la célèbre formule du *cogito* cartésien : « Je pense, donc je suis ». Tout le monde la connaît, mais tout le monde ne sait pas véritablement ce qu'elle signifie.

Avant, quelques repères sur l'homme Descartes. Contemporain de Galilée et de Pascal, il se situe entre les deux. Il est philosophe, certes, mais aussi physicien et mathématicien.

En tant que **physicien**, il s'est intéressé à la réfraction de la lumière, quand elle se propage dans un milieu, par exemple de l'eau.

En tant que **mathématicien**, il est l'inventeur de la géométrie analytique qui réunit algèbre et géométrie, puisqu'il montre qu'on peut noter les choses de la géométrie par l'algèbre. Ex :  $y=ax+b$  est l'équation cartésienne d'une droite.

On va donc faire une lecture suivie d'un texte archi-célèbre de Descartes, les *Méditations métaphysiques*.

**Méditation** : une pensée solitaire, puisqu'il va s'agir de découvrir la conscience de soi en excluant tout le reste.

**Métaphysique** : ca veut dire, au-delà de la physique. Ca veut dire penser quelque chose qui n'est plus une réalité matérielle, un corps, et cette réalité métaphysique, c'est celle de la conscience, qu'on va appeler le *cogito*, le « je pense ».

## 1. Doute et certitude.

Quel est le problème de Descartes ? C'est le problème classique pour tout scientifique et philosophe : **comment atteindre la vérité ?** Descartes est scientifique, mais il se demande comment faire pour **atteindre une connaissance dont on soit certain qu'elle soit vraie.** Pourquoi ? Parce qu'il a fait souvent l'expérience que ce qu'il a cru vrai s'est en fait révélé être faux. C'est **l'expérience de l'erreur : on s'est trompé.**

C'est un problème, parce que qu'est ce qui nous dit que ce qu'on tient pour vrai aujourd'hui, nos connaissances, elles ne vont pas se révéler demain être des erreurs ?

Il faudrait qu'on soit certain de la vérité, qu'on soit certain qu'on n'est pas dans l'erreur.

Comment faire pour trouver des connaissances certaines ?

On peut d'abord se demander ce que cela veut dire incertain : **si c'est incertain, ca veut dire qu'on doute, c'est douteux.** Je ne suis pas certain que c'est vrai, ca veut dire que je doute de la vérité.

Du coup, **qu'est-ce que c'est, être certain ? C'est ne plus pouvoir douter !**

**La méthode, pour atteindre la certitude, ca va donc consister à voir si on peut douter.** Si oui, alors ce n'est pas certain. Si on ne peut absolument pas douter, alors c'est certain.

**On va essayer de trouver toutes les raisons qu'on peut avoir de douter de nos connaissances.** C'est ce que Descartes appelle ici « détruire toutes nos anciennes opinions ».

Descartes met en place une méthode qui consiste à dire que **dès qu'on trouvera une seule raison de douter, on rejettera cette croyance comme si elle était fausse.**

C'est ce qu'on appelle **la méthode du doute hyperbolique.**

**Hyperbolique veut dire exagéré.** Exagéré par ce que c'est totalement **artificiel**, on se force à douter là où normalement on ne doute pas.

Mais exagéré aussi parce qu'on va dire que **s'il y a la moindre raison de douter d'une vérité, alors elle est fausse.** C'est **une exagération parce qu'en fait ce n'est pas parce que c'est douteux que c'est faux.** Si c'est douteux, alors justement on n'est pas certain que c'est faux, on ne sait pas vraiment si c'est vrai ou faux. Mais là, artificiellement, pour les besoins de notre méthode de pensée, on rejette comme faux tout ce qui est douteux : **le but, c'est de faire place nette pour que ne reste que ce dont on ne peut absolument pas douter, l'indubitable, le certain.**

Simplement, des connaissances, on en a des milliers, et même on ne peut pas les énumérer toutes. On ne peut pas toutes les passer en revue. Il faut faire plus simple : se demander d'où nous viennent nos connaissances, où on a appris cela, et si on a une seule raison de douter, alors on rejettera toutes ces connaissances d'un coup.

La métaphore c'est celle de la maison : si on veut la détruire, pas la peine de retirer une à une chaque brique, il suffit de saper les fondements et elle s'effondrera toute seule.

**Pour nos connaissances, c'est la même chose : trouvons quel est leur fondement, essayons de voir si on peut en douter. Si oui, on le rejette comme faux et toutes les connaissances qui nous viennent de ce fondement s'effondrent avec.**

## 2. La connaissance sensible.

Commençons : quel est le fondement le plus évident de nos connaissances ? Comment j'obtiens des connaissances sur le monde qui m'entoure actuellement ? On l'avait vu dans le cours sur la vérité : on utilise cet accès au monde qu'est notre expérience du monde, c'est-à-dire **nos sens**. Cela désigne nos cinq sens, mais prioritairement la vue et l'ouïe.

Or, est-ce qu'on n'a aucune raison de douter des informations que nous fournissent nos sens ? Est-ce qu'elles sont certaines ? Non.

« **j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs** » > cela renvoie au fait que **nos sens ne sont pas toujours fiables**. Il y a des myopes et des mal entendant, donc nos sens fonctionnent mal des fois.

Et **même lorsque nos sens fonctionnent bien, ils nous trompent** : ils nous font voir les choses autrement qu'elles ne sont. Ce sont des **illusions d'optiques** : ex : mettre un bâton dans l'eau, vous le verrez tordu alors qu'il est droit, secouez un crayon et vous le verrez se tordre comme s'il était mou.

Il y a aussi **les trompe-l'œil** : de loin, on croit qu'il y a un homme à un balcon, et en fait c'est une façade peinte.

Ou bien, on a parfois **des hallucinations** pures et simples : on voit un oasis dans un désert. Là, **nos sens nous font croire qu'il existe des choses qui en fait n'existent pas**.

Donc, **on doit rejeter comme faux tout ce que montrent nos sens**.

Mais, y a une objection qu'on a envie de faire, et que Descartes se fait à lui-même : « **les sens nous trompent quelquefois, touchant les choses peu sensibles et fort éloignées** ».